

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 1 (1913)

Artikel: Une crise de la piété chrétienne
Autor: Lobstein, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379907>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE CRISE DE LA PIÉTÉ CHRÉTIENNE

On s'accorde aujourd'hui à reconnaître la puissance évolutive des dogmes. La doctrine chrétienne va se transformant à travers les siècles et cherche à donner à la vérité religieuse une expression en harmonie avec les besoins et les préoccupations de chaque époque. Dans les rangs des conservateurs les plus intransigeants on ne s'alarme plus guère en entendant cette affirmation qui est en train de tourner à la banalité. Mais chose plus grave, les variations notées par l'histoire des dogmes ne portent pas seulement sur les formules théologiques. Ce qui évolue, ce n'est pas seulement le langage scientifique qui sert d'enveloppe et de véhicule à la piété ; c'est cette piété elle-même qui se transforme et qui subit des crises dont les symptômes sont visibles au sein des Eglises, parfois parmi les catholiques aussi bien que parmi les protestants. Essayons de le montrer par un exemple.

I

On sait que l'Eglise primitive avait les yeux tournés vers l'avenir et attendait, à brève échéance, le retour libérateur et triomphant du Seigneur. Car tel est bien le sens des prédictions de Jésus et des déclarations des apôtres. Tout essai d'interprétation spiritualiste ou allégorique est en contradic-

tion flagrante avec le texte clair et précis de nos livres saints. D'après ceux-ci l'attente du retour visible et glorieux du Messie ne saurait être mise en doute. Le passé n'autorisait-il pas une pareille espérance ? La victoire décisive, l'inauguration éclatante du royaume de Dieu allait être l'œuvre du Christ apparaissant sur les nuées du ciel, terrassant tous ses ennemis, délivrant et couronnant ses fidèles. Le présent immédiat n'était pour les croyants qu'une étape de courte durée, un simple intérim entre le ministère terrestre du Maître et la solennelle manifestation de l'Oint de l'Eternel, un moment fugitif après lequel aux promesses lumineuses de la veille allaient succéder les sublimes réalités du lendemain. L'Eglise apostolique vivait dans cette foi et elle vivait de cette foi ; l'espérance était l'élément constitutif et essentiel de sa piété. La conviction ardente, incessamment présente, éminemment active et pratique, de la proximité du royaume des cieux, réalisé personnellement par le Seigneur, animait toutes les pensées, pénétrait tous les sentiments, inspirait tous les actes des premiers chrétiens. Sur ce point tous les documents du Nouveau Testament sont d'accord : la piété, dont ils sont le témoignage et le fruit, était invariablement tournée vers l'avenir ; pour user d'un terme forgé par l'école, elle était marquée d'une empreinte *eschatologique*.

« Maranatha ! » Méditons cette formule araméenne que l'apôtre Paul appose comme un sceau à la fin de sa première épître aux Corinthiens (xvi, 22) : « le Seigneur vient ! » telle est la devise qui ramasse et consacre, dans un terme à la fois mystérieux et accessible aux initiés, les conseils, les instructions, les promesses, les menaces qu'adresse l'apôtre aux fidèles de Corinthe. Dans toutes ses épîtres la perspective de la venue glorieuse du Seigneur se transforme en mobile religieux et moral, en appel à l'action bonne et à la pratique des vertus chrétiennes, en motif d'espérance et de courage, en souveraine consolation de tous les maux et de toutes les souffrances. (Voy. p. ex. 1 Thess. v, 1-11 ; Phil. iv, 4-5 et ailleurs.)

« Viens », disent l'Esprit et l'épouse — « Oui, je viens bientôt, dit celui qui atteste ces choses. Amen, viens, Seigneur Jésus ! » (APOCAL. XXII, 17-20) : ce cri qui exprime un désir intense auquel répond une bienheureuse certitude, est le dernier mot de l'Apocalypse ; il nous livre le secret de la force et de la joie des premiers chrétiens. La foi en la venue du Seigneur leur fit supporter avec une inaltérable patience les épreuves passagères du temps présent, elle les arma d'un courage invincible au milieu des persécutions déchaînées contre eux par des adversaires dont ils contemplaient d'avance la défaite certaine, elle versa une lumière divine sur les misères et les tristesses de cette terre d'exil, elle permit aux fidèles de supprimer dès maintenant les délais qui les séparaient du terme du voyage et de goûter par anticipation les félicités de la patrie.

« Nous sommes à la dernière heure, le Seigneur est proche, le Seigneur vient » : (1 JEAN II, 18; PHILIP. IV, 5), cette assurance enfin fonda la morale de l'Eglise primitive, elle traça l'idéal de sa vie et établit la règle de sa conduite : user de ce monde comme n'en usant pas, rechercher ce qui est en-haut là où le Christ est assis à la droite de Dieu, ne dresser sa tente que pour un moment dans l'attente de la cité permanente (1 COR. VII, 9 suiv.; COLOSS. III, 1 suiv.; 2 COR. V, 1 suiv.; HÉBR. XIII, 14). Chose admirable ! cette morale d'ascète fit des héros : elle ne laissa pas les fidèles s'endormir dans la jouissance égoïste des bénédictions célestes ; elle fut l'aiguillon qui les porta en avant, le ressort d'une féconde et inlassable activité ; elle donna à leur zèle missionnaire un irrésistible élan, elle les rendit capables de conquérir et de soumettre les âmes à celui qui doit régner jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. (1 COR. XV, 25.)

« De même que ce pain rompu était dispersé sur les collines et qu'il est devenu un seul morceau, qu'ainsi soit rassemblée ton Eglise des extrémités de la terre pour ton royaume !... Souviens-toi, Seigneur, de ton Eglise pour la

délivrer de tout mal et pour la perfectionner dans ton amour, et rassemble-la des quatre vents après l'avoir sanctifiée pour ton royaume que tu lui as préparé : car à toi seul est la puissance et la gloire dans tous les siècles ! » L'âme inspiratrice de la piété des premiers chrétiens palpite dans ces prières eucharistiques, les plus anciennes que nous ait conservées l'Eglise (*LA DIDACHE IX, 4 ; X, 3*), écho à peine affaibli de la piété apostolique qui tournait les regards et les cœurs vers Celui qui doit venir.

Cette foi du christianisme primitif, dont le centre de gravité reposait dans la certitude du retour du Seigneur, est-elle restée vivante et dominante dans le cœur des chrétiens d'aujourd'hui ?

Nous ne demandons pas si l'article de la seconde venue de Jésus-Christ a disparu de l'enseignement officiel du christianisme. Nous savons qu'il s'est conservé dans les confessions de foi de toutes les Eglises chrétiennes. En récitant le symbole dit apostolique, le chrétien d'occident continue d'affirmer qu'il croit que Jésus-Christ, ressuscité le troisième jour et monté au ciel, reviendra pour juger les vivants et les morts. Les Eglises du rite oriental, qui s'en tiennent au symbole de Nicée, se rencontrent avec l'occident dans la même affirmation. L'article de la *parousie* du Seigneur figure dans tous les traités de dogmatique du catholicisme et du protestantisme traditionnel. Il continue de faire partie du système doctrinal de la religion chrétienne. Le catholique et le protestant orthodoxe se défendraient peut-être énergiquement et non sans indignation si on leur demandait le sacrifice de la croyance des premiers siècles, ils la répètent chaque fois qu'ils récitent le vieux symbole.

Mais si le dogme du retour personnel et visible du Christ est maintenu théoriquement par les Eglises, il est certain qu'il a cessé de régner et même de vivre dans les consciences. C'est tout au plus s'il a trouvé un refuge dans quelques sectes ou dénominations religieuses, ou s'il sert d'aliment aux méditations de personnages traités d'excentriques ou

d'originaux. Ces cas exceptionnels ne servent même qu'à mettre plus vivement en lumière le fait que la certitude d'une apparition personnelle du Seigneur, revenant surnaturellement au milieu des nuages, s'est évanouie dans l'âme des fidèles. Cette conception a perdu toute prise sur les consciences et les cœurs ; on ne s'en sert plus ; elle n'est plus une source de joie et de force, de consolation et de courage ; elle a cessé d'être une règle de vie et de conduite. Observez ceux qui font le plus résolument profession d'être orthodoxes et qui s'efforcent de mettre leur vie en harmonie avec leur profession. Quel rôle la pensée du retour de Jésus-Christ joue-t-elle dans leur piété intime, dans leur christianisme pratique et journalier ? Où sont les prédictateurs qui font de la parousie du Seigneur le centre de leurs discours ? Parfois le culte chrétien, dans ses prières et ses chants, ouvre une perspective sur la venue du Rédempteur assurant le triomphe du royaume de Dieu, mais quelle différence entre ces velléités discrètes ou timides, et la sainte impatience de l'Eglise apostolique se tenant prête, les reins ceints et la lampe allumée, pour aller à la rencontre de son Seigneur ! N'est-il pas vrai qu'il ne s'agit pas seulement d'une divergence doctrinale et purement théorique ? Ne faut-il pas reconnaître que, de part et d'autre, l'atmosphère religieuse et l'horizon spirituel sont foncièrement différents ? Ne sommes-nous pas les témoins d'une transformation profonde, je ne dis pas du dogme, mais de la vie intérieure et de la piété même ?

Que penser de cette transformation ? Est-elle l'indice d'une dissolution effective et d'un irréparable naufrage ? Ou n'y aurait-il pas, sous les apparences d'une grave faillite, des symptômes révélateurs d'une orientation nouvelle ? Ce qu'à première vue il faut déplorer comme une perte, oserions-nous y voir le signe d'un gain réel et d'un précieux enrichissement ?

II

Rappelons d'abord quelques faits dont il importe de saisir toute la signification.

Les événements du siècle apostolique se développèrent dans un sens contraire à l'attente des premiers chrétiens. L'espérance qui remplissait les cœurs ne se réalisa point sous la forme que l'on s'était imaginée. Le Christ, entouré de ses anges, ne revint pas sur les nuées du ciel établir le règne de Dieu sur la terre. L'intérim, qui devait être de courte durée, se prolongea indéfiniment. Ce que la foi des fidèles considérait comme un simple provisoire se trouva être l'état normal et définitif. Le changement de l'orientation religieuse de l'Eglise ne fut donc pas l'œuvre arbitraire des croyants ; il y aurait imprudence et injustice à parler de défection, de déchéance, d'apostasie. L'histoire elle-même évolua suivant une direction nouvelle et inattendue, et il ne dépendait pas des hommes d'en modifier le cours. En d'autres termes, c'est Dieu, le maître des destinées humaines, qui traça à la chrétienté une marche différente de celle où il paraissait qu'elle dût s'engager d'abord. Dès lors, si la piété se modifia graduellement sur ce point, c'est que le but vers lequel tendaient primitivement les pensées et les efforts des disciples du Christ recula vers un avenir indéterminé. Persister dans leur attitude religieuse, c'eût été méconnaître les enseignements du présent le plus immédiat, c'eût été ne pas tenir compte des signes des temps, fermer les yeux à l'évidence, rester sourd aux manifestations les plus claires et les plus décisives de la volonté du Père céleste.

Que les premières générations chrétiennes aient éprouvé une immense déception en présence du retard de la venue de leur Seigneur, qu'il leur en ait coûté infiniment de renoncer à la réalisation prochaine de leurs plus saintes et chères espérances, c'est ce que nous laissent entrevoir maintes

paroles éparses dans le Nouveau Testament, c'est ce que nous prouve surtout l'évolution de la foi et de la pensée de l'apôtre Paul. Les épîtres aux Thessaloniciens, aux Corinthiens, aux Philippiens, révèlent les traces d'un développement qui a été souvent relevé. Le détachement progressif qui s'opéra chez le grand apôtre qui finalement n'osa plus espérer d'assister sur la terre au dénouement du drame messianique, est singulièrement typique et représentatif, et il jette une vive et précieuse lumière sur la marche que suivit l'Eglise tout entière. Les écrits johanniques nous fournissent des renseignements qui corroborent les témoignages des épîtres pauliniennes ; la conception messianique du retour visible de Jésus-Christ finit par se résoudre dans la notion spirituelle de la présence et de l'action du Seigneur dans le cœur de ses croyants.

Nous n'essayerons pas de rechercher comment l'Eglise, prenant pied sur cette terre et s'y établissant en maîtresse, eut la prétention de se substituer au royaume de Dieu, dont Jésus avait dit qu'il n'est pas de ce monde. Qu'il nous suffise d'indiquer les leçons qui se dégagent de l'attitude spirituelle de ceux qui, après avoir attendu avec une joyeuse assurance le retour de leur Seigneur, osèrent renoncer à une espérance divinement autorisée et apprirent à marcher par la foi, sans la vue, contre la vue. A leur école, notre piété reconnaîtra qu'il ne s'agit pas pour nous de reconquérir péniblement une croyance désormais impossible ou de galvaniser des conceptions mortes à jamais, mais d'adapter à une situation nouvelle les principes que nous puisions au cœur même de l'Evangile, en nous pénétrant de l'esprit de ses premiers témoins et en nous inspirant de leur exemple. La leçon sera probante et comportera une application directe et rigoureuse. Expliquer comment les premiers chrétiens qui avaient concentré leur vie religieuse dans l'attente de la parousie messianique, purent survivre à la déception que leur ménagèrent les événements; montrer comment, loin de succomber à la tentation du découragement, ils persévé-.

rent invariablement dans la foi en celui qu'ils aimaient sans l'avoir vu (I PIERRE, I, 8), ce sera prouver par l'histoire que l'abandon de l'article du vieux symbole ne constitue pas une perte irréparable et ne porte pas atteinte au principe et à l'essence de la piété chrétienne.

Constatons d'abord un fait qui ressort de la marche des événements et de la conduite des premiers chrétiens. L'imminence de la parousie, l'immédiateté de la révélation finale n'a pas pu être un élément nécessaire de l'eschatologie apostolique, elle n'a pas été davantage inhérente et essentielle à la pensée primitive de Jésus. C'est ce qu'atteste une déclaration d'une irréfragable authenticité. « Quant au jour ou à l'heure, nul ne les connaît, ni les anges du ciel, ni le Fils, mais le Père seulement » (MARC XIII, 32). Ces paroles équivalent à un désaveu infligé à la prétention de déterminer le moment précis de l'avènement messianique. « Le Royaume et non l'immédiateté, dit excellemment Tyrrell, telle était la raison dernière et définitive de la repentance, du détachement, de la justice ; l'immédiateté ne devait servir qu'à secouer les imaginations apathiques, à faire passer leur assentiment du notionnel au réel ». (1) La porte restait ouverte et le champ libre pour une évolution dans un sens différent de celui que semblait imposer l'eschatologie primitive.

Cette première observation a besoin d'être complétée par une deuxième. En dépit des éléments que la pensée de Jésus emprunta aux idées apocalyptiques de son temps, sa notion du royaume n'était pas emprisonnée dans les catégories du judaïsme contemporain ; elle renfermait un principe spirituel, capable d'élever au-dessus d'eux-mêmes, ou plutôt de transformer complètement le symbolisme parfois étrange ou grossier des doctrines chrétiennes. Dans la mesure où les conditions d'entrée du royaume des cieux étaient intérieures, l'enveloppe matérielle perdait de son importance et

(1) *Le christianisme à la croisée des chemins* (1911) pag. 94-95.

de sa valeur. Qu'est-ce donc que la substance morale et religieuse de l'eschatologie de Jésus ? La pureté du cœur, l'humilité, le renoncement, la repentance, la confiance et la simplicité de l'enfant, assurent dès maintenant aux hommes l'accès de la cité sainte. Celle-ci, future dans sa manifestation définitive, se prépare et s'édifie dans les âmes de ceux qui écoutent et mettent en pratique la parole du Maître, le suivent dans la voie de la charité, acceptent son joug et portent sa croix. Si le royaume de Dieu consiste dans la justice, la paix et la joie par le Saint Esprit (*Rom.* XIV, 17), ce royaume est en train de se réaliser partout où les biens spirituels qui le constituent prennent possession d'une conscience pour la régénérer et la sauver. Que devient, dans ces conditions, la transcendance objective et absolue du messianisme traditionnel ? Au mécanisme inséparable de la conception primitive du judaïsme se substitue graduellement un dynamisme moral, qui tend à faire du royaume de Dieu une réalité spirituelle, assimilable à la conscience et immanente à l'âme des croyants.

Le changement qui s'opéra sous la pression des événements et à l'école de l'histoire, le changement dont le principe et le ressort résidaient en définitive dans l'Evangile annoncé par Jésus, entraîna la notion de la parousie dans la même évolution et lui fit subir une transformation correspondante. Cette transformation est une spiritualisation, une intérieurisation. Elle n'a rien qui puisse nous inquiéter ou nous alarmer. En s'intérieurisant, en se spiritualisant, la vérité religieuse ne s'évanouit, ni ne se dissout ; en sortant du monde extérieur et matériel, elle ne cesse pas d'être une réalité ; l'esprit n'est-il pas la réalité suprême et indestructible ? Admirez ce qu'est devenue l'eschatologie judéochrétienne dans les discours d'adieu du Christ johannique. La venue que le Seigneur promet aux siens n'est pas un phénomène matériel et bruyant, entouré de l'éclat et du fracas des théophanies de Yahvé ; elle est un retour du Maître auprès des siens auxquels il a préparé des demeures dans la

maison du Père, mais elle est aussi et surtout une action intérieure et spirituelle, la présence de l'Esprit qui glorifie le Fils de Dieu dans les cœurs, conduit le croyant dans l'entièrre vérité et demeure éternellement dans les âmes. Cette présence n'est-elle pas une pénétration plus intime, plus immédiate, plus réelle que toute manifestation extérieure et sensible (cf. JEAN XVI, 7).

Est-ce à dire que cette transposition merveilleuse, cette substitution du Seigneur qui est l'Esprit (2 COR. III, 17) au Messie visible et triomphant, doive supprimer tout contact entre l'œuvre du Seigneur et la marche historique de l'humanité ? La foi au Christ est-elle condamnée à s'exiler dans un sanctuaire inaccessible, sans ouverture ni influence sur les destinées actuelles et futures de l'humanité ? Tel n'est pas notre avis ; nous pensons au contraire, que l'article traditionnel du retour du Christ renferme une grande et précieuse vérité que le chrétien qui pense, doit faire entrer dans tout essai d'une philosophie religieuse de l'histoire. C'est ce qu'il nous reste à montrer.

III

On a dit souvent que pour rendre à la notion apostolique de la « parousie » du Seigneur sa signification actuelle et sa valeur pratique, il suffit de rapporter à l'individu ce que la foi primitive entendait de l'Eglise ; il faut, en outre, mettre au présent ce qui était au futur pour les hommes de la première génération chrétienne. Au lieu de nous bercer de l'espoir que le Messie reviendra, dites que le fidèle sera reçueilli dans la communion de son Seigneur : ce n'est pas lui qui descendra sur la terre, c'est nous qui « partirons et serons avec le Christ » (PHIL. I, 23). Tel est pour nous le sens véritable du « jour du Seigneur » (PHIL I, 10) : le moment de la venue du Sauveur sera précisément l'heure de cette bienheureuse rencontre. Ainsi compris, les pressants appels, les solennelles exhortations qu'inspire à Jésus et à

ses apôtres la pensée du jour final conservent leur force et leur émouvante efficacité : veillez et priez, le Fils de l'homme viendra comme un larron dans la nuit, tenez-vous prêts pour aller à sa rencontre, vous ne savez ni le jour ni l'heure de son avènement (MATTH. XXV, 1-13; XXIV, 36-51, et paral.).

Cette interprétation est assurément légitime ; elle répond à de nombreuses paroles du Nouveau Testament, à une série de déclarations du Christ johannique (JEAN XIV, 2-3; XVI, 7 suiv.; XVI, 13 suiv.), enfin et surtout à la pensée de l'apôtre Paul qui, écrivant aux Philippiens, regarde la mort comme un gain, parce qu'elle l'unira avec le Christ qui est sa vie (1, 21).

Mais si l'application des prédictions messianiques à l'individu et au présent est parfaitement fondée, si elle est même d'une merveilleuse fécondité, elle n'épuise pas cependant le contenu religieux de la foi apostolique au retour du Christ. D'ailleurs, elle ne concerne que l'individu isolé de ses frères, elle n'embrasse pas dans son rayon la totalité des membres de l'Eglise, elle ne met pas au cœur de la chrétienté tout entière la consolation joyeuse et triomphante que les premiers disciples trouvaient, pour eux et pour tous leurs frères, dans l'attente du retour personnel du Messie. Il importe de sauvegarder le caractère général et, si j'ose le dire, fraternel qui donne à l'eschatologie chrétienne un prix inestimable : la vérité religieuse qu'elle renferme met en lumière la profonde et vaste solidarité qui unit tous les membres de l'humanité sous la royauté spirituelle du Fils de l'homme.

En saluant avec une impatiente ardeur le retour triomphant de leur Seigneur, les disciples espéraient qu'il inaugurerait enfin avec éclat le royaume de Dieu sur la terre (ACTES 1, 6; comp. LUC XXIV, 21). Cet avènement libérateur, suprême accomplissement de toutes les prophéties de l'ancienne alliance, consommation bienheureuse de l'activité terrestre de Jésus, était non seulement l'objet de leur attente

et de leurs vœux, mais aussi — telle était leur conviction — le terme idéal de l'histoire de toute l'humanité.

Le rêve qui flottait devant leurs regards et qui se colorait de tout l'éclat emprunté aux apocalypses du jour et aux souvenirs de la mission historique de Jésus, le traiterons-nous de pure chimère? Loin de là: pour s'être exprimée dans le symbolisme des croyances populaires, la foi apostolique n'en renferme pas moins une immortelle vérité. A la suite de l'Eglise primitive, non moins qu'à l'école des grands prophètes d'Israël, le chrétien moderne ose appliquer à la marche de l'humanité à travers les siècles la catégorie d'une « télologie religieuse ». En d'autres termes, l'évolution historique que nous contemplons dans le passé et que nous entrevoyons obscurément dans l'avenir, n'est pas une aventure dépourvue de sens, une aveugle course à l'abîme, une chevauchée folle ou sanglante, se déroulant au hasard sur la surface de notre planète. Non, une main divine a tracé sa route à la caravane humaine qui, en dépit de tous les détours et de toutes les erreurs du moment, poursuit son voyage vers un but encore voilé, mais invariable et souverainement salutaire. L'heure sonnera, où le bien aura le dernier mot, où la lumière l'emportera sur les ténèbres et la vérité sur le mensonge et sur l'erreur, où la justice et l'amour seront plus forts que la mort et le mal. Ce terme sera-t-il un nouveau point de départ? L'humanité régénérée deviendra-t-elle l'instrument béni de missions futures dans des mondes insoupçonnés? Peut-être, mais nous n'avons pas besoin de sonder le secret de Dieu; il nous suffit de pouvoir dès aujourd'hui affirmer que notre race est divinement guidée vers une fin qui répond à sa destination.

Il y a plus. Nous croyons que cette fin vers laquelle convergent toutes les routes et tous les sentiers de l'humanité est orientée dans le sens que nous a révélé la conscience religieuse de Jésus de Nazareth. L'Eglise primitive certainement ne s'est pas trompée en rattachant à la personne de son Messie le sort final du royaume de justice et de vérité,

de charité et de paix qu'elle saluait de loin comme la terre promise. Nous avons, nous aussi, l'audace de croire que l'Evangile, annoncé par le Christ et incarné dans sa personne et son œuvre, renferme la clef de l'intelligence religieuse de l'humanité. Toute marche en avant dans la voie de la perfection et du vrai bonheur, tout progrès qui nous rapproche de la cité sainte et de la victoire du bien, s'opère dans la direction indiquée par celui que la foi chrétienne appelle le Sauveur du monde, soit que ces conquêtes salutaires et ces poussées libératrices soient les effets directs de l'impulsion primitivement partie de Jésus lui-même, soit qu'elles doivent être considérées comme des mouvements parallèles trahissant, eux aussi, une origine plus haute et aboutissant à un dénouement lumineux et divin. A ce compte il nous est permis de dire que l'extension graduelle du règne de Dieu est bien réellement le retour permanent du Christ, la diffusion continue de son Esprit. Là où se répare une faute, là où la justice et la vérité sont en marche, là où s'accomplissent un acte de dévouement et une œuvre de délivrance, c'est le Christ qui remporte une victoire, c'est son action qui se poursuit dans le monde, c'est son esprit qui, invisible et présent, besogne au cœur de ceux-là même qui peut-être l'ignorent et vont jusqu'à le méconnaître et le haïr. Car il ne faut pas se payer de mots et se leurrer d'apparences. Ce ne sont pas les Eglises, ce n'est pas le christianisme officiel et ses multiples dénominations qui sont les organes uniques, les instruments privilégiés ou nécessaires de l'œuvre d'affranchissement et de salut qui procède du Christ. Parfois cette œuvre s'accomplit en-dehors des Eglises, sans les Eglises, contre les Eglises. L'Esprit souffle où il veut, et des pierres du désert Dieu peut susciter des enfants à Abraham. Ce ne sont pas tous ceux qui disent Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté du Père céleste. Peut-être trouverait-on maintes fois parmi des hommes qui se déclarent athées, des collaborateurs plus actifs à

la mission du Sauveur que dans tel organisme ecclésiastique, paré d'un titre pompeux. L'armée de la démocratie socialiste n'est-elle pas souvent pour faire rougir et pour confondre ceux qui l'excommunient et la chargent d'anathèmes ? Ses aspirations et ses efforts vers une justice plus profonde et plus générale, son courage à dénoncer et à combattre les iniquités et les mensonges, son vif sentiment de solidarité, sa foi au triomphe d'un idéal de liberté, d'égalité, de fraternité, toutes ces indéniables vertus ne sont-elles pas souvent marquées du sceau d'une foi religieuse qui peut-être s'égare, mais qui découle, en bien des cas, d'instincts ou de principes que ne désavouerait pas le Fils de l'homme ?

Ainsi se manifeste, sous une grande variété d'aspects, l'inépuisable richesse de la primitive eschatologie chrétienne. Le scénario apocalyptique de la parousie du Messie s'évanouit au contact des réalités de l'histoire ; la vie, en se développant, fait éclater les cadres étroits et rigides du passé ; mais le principe de la foi chrétienne se dégage des enveloppes temporaires qui l'avaient abritée d'abord ; ramenée à une spiritualité plus haute et plus pure, la piété peut retrouver les énergies et les vertus que recélait dès l'origine la conscience de l'Eglise primitive, fille légitime de la conscience de Jésus-Christ.

Il n'y a donc pas lieu de déplorer le fait que la vieille formule du Credo, *inde venturus est* « il reviendra du ciel » soit tombée en désuétude. La rupture qui a eu lieu entre la piété du siècle apostolique et celle du chrétien d'aujourd'hui n'a pas entamé la sève intime qui circule dans l'arbre dont Jésus a semé le germe et qui couvre aujourd'hui la terre de ses puissants rameaux. Il y a eu transformation, mais cette transformation s'est opérée dans des conditions créées par Dieu lui-même, et elle se poursuivra dans un sens qui n'est pas un appauvrissement, mais une force et une richesse. Telle est la merveilleuse puissance d'adaptation et de renouvellement du principe chrétien : il a beau changer de forme, voir se modifier les conditions premières de son

existence, assister à l'effondrement de l'habitation qui lui avait servi d'abri momentané ; la vie immortelle qui l'anime se fait jour au milieu des ruines, elle persiste à travers toutes ces métamorphoses, et alors même qu'elle semble refoulée ou vaincue, elle se redresse, reprend la tête du mouvement spirituel de l'humanité, déploie des ressources nouvelles et fait des miracles qui attestent la présence et l'action de l'Éternel Vivant, de celui que les dernières pages de notre Bible appellent, avec raison, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de l'humanité.

P. LOBSTEIN.